

ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS!

CHAPITRE II.

Paris.

Pendant que Léon et Marie rôlent dans une pesante diligence, que madame Mandar s'est retirée dans sa chambre pour prier et pour pleurer en liberté, que Charles, combattant l'émotion par le travail, est retourné à ses affaires, nous ferons rapidement connaître au lecteur la position sociale du jeune ménage dont nous lui contons l'histoire.

Léon et Marie appartenaient à deux honnêtes mais pauvres familles de Sauveterre. Léon, resté de bonne heure orphelin et sans fortune, avait reçu, grâce à ses protecteurs, ce qu'on appelle une *éducation libérale*; c'est-à-dire qu'il avait effleuré beaucoup de sciences élémentaires, que l'activité de son intelligence lui en avait promptement fait saisir les notions générales, que son amour-propre lui avait encore plus vite fait croire qu'il les possédait à fond; et que son savoir qui, dans un village et avec le secours de bons amis, le plaquait assez hant, à Paris, et lorsqu'il serait abandonné à lui-même, devait le laisser dans une complète obscurité.

Madame Mandar, âgée, faible de santé, autrefois la femme d'un modeste cultivateur, vivait chez son fils Charles; celui-ci, près de se marier lui-même, s'était fait une loi de la protéger et de la soigner dans ses vieux jours; elle ne possédait rien, car son mari était mort sans tester; Marie avait reçu sa part de l'héritage paternel, et Charles, à la tête d'un petit fonds de commerce, gagnait au jour le jour de quoi nourrir sa mère, lui, et des enfants lorsqu'il en aurait. Il comptait sur sa femme, bonne et simple couturière, ancienne compagne de Marie, pour l'aider à subvenir aux besoins du ménage.

Voilà quant au matériel de la famille.

Quant au moral, le chapitre précédent a dû donner une idée du caractère de chacun de ses membres.

Madame Mandar possédait une piété très-sincère, beaucoup de confiance en Dieu, la paix que donne l'assurance du salut en Jésus, tout cela un peu voilé cependant par un sentiment habituel de tristesse que de nombreux malheurs, la perte de son mari, de plusieurs fils, et dernièrement du petit enfant de madame Firmin, lui avaient communiqué. Charles Mandar, parfaitement honnête, n'avait pas encore des convictions bien vivantes, et Léon ainsi que Marie se poindront eux-mêmes dans ce récit. Je dois dire seulement qu'avant la conception et la réalisation de ses projets ambitieux, Léon n'avait ni cette inégalité dans le caractère, ni ces impatiences, ni cette sécheresse qui lui nuiront sans aucun doute auprès du lecteur. Léon était un peu égoïste, comme nous le sommes tous; il avait beaucoup d'orgueil, comme nous en avons tous; il défendait obstinément les idées qui touchaient de près à son amour-propre, comme nous les défendons tous; enfin, il ne lutait qu'à de rares intervalles contre ses mauvaises tendances et ne les surmontait jamais complètement, comme il nous arrive à tous de le faire, tant que nous ne connaissons pas, tant que nous n'aimons pas le Sauveur.

Durant les premières heures du voyage, Marie resta plongée dans une profonde affliction; ses larmes redoublaient toutes les fois que Léon lui adressait la parole, en sorte qu'après quelques tentatives pour la distraire, celui-ci

s'en remit au voyage du soin d'apaiser son chagrin.

Ce que Léon avait prévu arriva. Les mauvais côtés de l'entreprise s'étaient vivement représentés à Marie au moment de la séparation; elle avait entrevu les dangers auxquels elle s'exposait ainsi que son mari; elle avait pressenti quels mécomptes, quelles souffrances les attendaient peut-être; mais ce qui l'avait plus fortement saisie, c'était le souvenir des torts dont elle s'était rendue coupable envers sa mère. Sa mère qui l'aimait si tendrement, sa mère qui ne l'avait jamais conseillée que pour son bien, sa mère qui était malade, âgée.... elle la quittait pour un long temps, malgré ses avis, malgré ses prières! Et si le chagrin abrégait les jours de madame Mandar.... si Marie ne devait plus la revoir! Une telle pensée, lorsqu'elle osait l'aborder, lui arrachait des sanglots. Cependant l'excès même d'une douleur qu'excite le travail de l'imagination s'oppose à sa durée.

Peu à peu, sans s'en apercevoir, Marie laissa ces lugubres tableaux pour passer à de plus riantes images. Elle se vit riche, élégante, revenant à Sauveterre avec Léon, avec deux jolis enfants nés à Paris; elle courait à la maisonnette de Charles, elle y trouvait sa mère bien portante, quoiqu'un peu vieille; on s'embrassait; madame Mandar prenait les enfants sur ses genoux, elle les admirait, elle admirait sa fille, son gendre; on racontait les prompts succès de Paris; madame Mandar disait, en secouant la tête: Je m'étais trompée; Dieu vous a bénis. Marie, au comble du bonheur, ne montrait aucune fierté; elle était amicale avec sa belle-sœur, affable avec ses anciennes compagnes, simple et bonne avec tous; chacun s'écriait: Voyez comme ces Firmin ont réussi! mais il faut avouer qu'ils le méritaient! Enfin, tout allait au mieux, et tout allant au mieux, Marie, dont le beau rêve avait séché les pleurs, se mit à regarder par la portière. La distraction chassa quelques derniers vestiges de regrets; Léon se montra gai, affectueux, comme il l'était d'ordinaire quand tout marchait selon ses idées, et nos deux époux ne pensèrent plus qu'à Paris, ne parlèrent plus que de leur avenir.

Le voyage dura trois jours et deux nuits; c'était long pour des gens qui ne cheminaient guère en voiture; Marie se sentait brisée, Léon avait des douleurs dans ses grandes jambes; mais qu'était cela, on allait arriver!.... On arriva en effet.

Il serait difficile de décrire l'émotion, l'enchantement de Monsieur et de Madame Firmin. Les faubourgs leur avaient paru bien laids; bien sales; mais lorsqu'ils arrivèrent sur la place de la Bastille, devant la colonne de Juillet, lorsqu'ils parcoururent les boulevards intérieurs, ce fut chez Léon une admiration muette, contenue, comme il convenait à un homme supérieur; ce fut chez Marie une suite d'exclamations, d'étonnements naïfs, qui excitèrent plus d'une fois le sourire de ses compagnons de voyage, qui, plus d'une fois aussi, arrachèrent à Léon un geste d'impatience.

Les boutiques splendides; les chapeaux, les bonnets de femme élégamment disposés derrière les grandes glaces des modistes; les soyeuses étoffes qui tombaient en plis ondoyants devant les étalages des marchands de nouveautés; les pendules, les bronzes, les meubles, les porcelaines, tout cela se succédant avec rapidité, et puis la foule, le brouhaha, un escadron de lanciers qui passait au grand galop et dont les armes étincelaient, dont les ronges panaches se balançaient dans l'air; le convoi funèbre d'un pair de France, qui étalait ses tristes pompes sur le boulevard; ces objets